

Lille, le 28 février 2017

Cher Daniel Weiss,

J'ai lu avec plaisir et avec intérêt vos deux contributions aux journées de l'association Patou : « *l'adresse de l'analyste (I)* » et « *L'ombre du mi-dit. L'adresse de l'analyste (II)* » ; j'y retrouve ces traits qu'à vous lire depuis déjà quelques années je commence de discerner et de reconnaître : une certaine alacrité dans le style ; une ouverture au registre *spirituel* qui se traduit non seulement dans une démarche de penser structurellement *décomplétée*, mais encore dans un traitement ludique du matériel de la langue et des sens du discours ; un désir ardent et en état de métamorphose perpétuelle de maintenir (envers et contre tout et tous au besoin) la *différence psychanalytique*.

Je souhaite ici revenir sur trois ou quatre points particuliers de votre propos, qui m'ont plus particulièrement touché ; ce sera pour moi une manière de m'acquitter de l'*intérêt* en question...

1° « *Entrer en analyse* », la formule ne pouvait pas ne pas vous provoquer, vous qui n'avez de cesse, dans la continuité de l'inspiration freudienne, de démarquer la psychanalyse de l'ordre du discours religieux, comme de l'ordre du discours médical. Je ne doute pas que vous ne soyez sur ce point suivi par la foule des militants de la laïcité, des adeptes de l'athéisme, et des sectateurs de l'ordre moral anticatholique qui, dans l'après-coup de mai 68, a pris le relais de l'ordre moral catholique de notre jeunesse, sans y être identique ; ce sera bien sûr au prix d'une méprise, car je pense que votre position ne procède pas du même *esprit*.

Si j'en crois le dictionnaire étymologique de Bloch et Wartburg, *entrer en religion* se dit (seulement) depuis le XIII^e siècle ; selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, « *entrer en religion* » signifie : « *Se faire religieux ou religieuse. Synon. Prendre l'habit, prendre le voile : « Je parvins à comprendre la beauté de la prière dans la solitude, et j'eus pour idée fixe d'entrer en religion, suivant la belle expression de nos pères » (BALZAC, le Médecin de campagne 1833) ».*

Dit autrement : il s'agit du prononcé des vœux, en tant qu'ils sont irrévocables et perpétuels, et qu'en tant que tels ils traduisent une propriété de toute parole – d'être à la fois *donnée* (proférée), et irréversible.

Cette propriété de la parole, reconnue dans la tradition des Pères de l'Eglise, a surgi, à la fin du XIX^e siècle, dans le champ de la clinique et donc du discours médical, *entre* un Juif athée pétri des cultures européennes issues des Lumières, et des femmes dites hystériques, qui se sont adressées (ou qui ont été adressées) à lui ; et ce *lui* là, en vertu de son équation narcissique propre, n'a pas cru *être* celui-là, n'a pas *adhéré* à l'assignation transférentielle que cette adresse comportait, et a maintenu un *écart*. C'est dans cet *écart* que s'est constitué un *dispositif de parole* très singulier, je veux dire : très inédit dans l'ensemble des dispositifs de parole que les groupes humains ont inventé, de l'invocation psalmodique au cours magistral, en passant par la déclamation théâtrale baroque, la dialectique socratique, la harangue politique, ou la plaidoirie judiciaire, sans oublier les arts de la conversation et de la confession privée (catholique) ou publique (protestante), ou encore le bagout du camelot, le cancan des concierges, ou les ragots des machos.

Psychanalyse est le nom donné par Freud à l'*ordre de discours* (et donc de penser) qui se déduit de ce *dispositif de parole*, dit « *association libre* » ; en d'autres termes, c'est en vertu d'une même attention à cette propriété de la parole que, dans des aires culturelles aussi radicalement hétérogènes que le haut Moyen Âge européen et la Vienne des années 1900, des pratiques aussi différentes que la vie monastique et la cure analytique se sont fondées.

Ce n'est donc pas à mauvais escient que la langue française, pourtant peu avare en mystifications de toutes sortes, suggère qu'on puisse « *entrer en analyse* » comme autrefois on « *entrait en religion* » : puisque l'une et l'autre de ces pratiques se déduisent d'un *souci de la parole* qui peut aussi bien déboucher sur une théorie du lapsus que sur le vœu du silence le plus absolu, où puisse une autre parole résonner.

2° Ce n'est pas dire, évidemment, que l'ordre de discours issu de la libre parole soit identique à l'ordre du discours catholique.

Pourtant, sur ce point également, il me semble que votre position, comme dans une certaine mesure celle de Freud, porte à faux.

Car en voulant démarquer la psychanalyse, lieu de vérité, de la religion, lieu de l'illusion, je crains que vous ne reconduisiez l'illusion qui était pour partie celle même de Freud, et qui est constituée aujourd'hui de trois facettes.

Illusion en premier lieu que ce paradigme fondateur des Lumières, qui oppose science et religion, raison et irrationnel, athéisme et magie – puisque nous (européens du XXI^e siècle) savons (ou devrions savoir) par expérience que la science est d'abord au service du délire et de sa rigoureuse rationalité, par exemple celle que signifient les noms d'Hiroshima et de Nagasaki ; que les discours¹ national-socialiste d'une part et socialiste-communiste d'autre part se sont notamment développés comme *athées* et *antisémites* ; qu'enfin les pratiques de magie comportent une efficacité incompréhensible dans l'ordre du discours² de la raison occidentale. Et ceci nous le savons notamment *grâce* à Freud, et *malgré* son scientisme.

Illusion, en second lieu, que ce mot même de « *religion* », qui prétend cerner dans une seule unité discursive un phénomène prétendument universel – et les scientifiques d'inventer des religions animiste, bouddhiste, ou antiques, et même une « *science des religions* » qui, comme toutes les sciences dites sociales, est d'abord le champ spéculaire (théorique) où une époque déploie ses représentations imaginaires avec l'esprit de système le plus rigoureux.

Il n'y a qu'une seule religion : celle de l'Eglise catholique. C'est l'Eglise, comme institution et comme discours, qui a inventé ce paradigme, cette catégorie éminente du dispositif théologico-politique qui s'est peu à peu mis en place après la fin de l'empire romain, et qui comme son nom l'indique suffisamment, procède d'une inspiration *universaliste*. C'est ce paradigme qui a peu à peu façonné une conception, une *réception* historiquement dominante des pratiques spirituelles, et effacé leurs différences et leur radicale hétérogénéité sous le primat d'un discours - institution identifiant et unifiant - à savoir historiquement le discours catholique, qui sera peut-être à l'avenir supplanté dans cette fonction proprement *politique* par le discours de l'Islam.

Cette inspiration catholique est à l'origine du narcissisme anthropologique, je veux dire de l'installation dans toutes les cultures contemporaines de cette fiction qui s'appelle *Humanité*, dont Michel Foucault nous a appris à nous déprendre, et dont on peut dater la naissance (en un sens un peu différent de celui qu'a développé l'auteur de « *Les mots et les choses* ») au tournant du XVe siècle.

User de la catégorie de « *religion* », fut-ce évidemment pour contester le phénomène qu'on prétend y désigner, c'est perpétuer cette fiction, et surtout le type d'universalisme (celui la Loi de l'Identique) dont cette fiction est un des plus beaux fleurons. C'est cautionner un certain registre de l'Un, en escamotant le fait qu'il y a plusieurs Un, que le *Un* n'est pas Un, contrairement à ce qu'une partie de l'Eglise prétend accréditer, au mépris du reste de la constitution plurielle du discours catholique.

Illusion, enfin, à mes yeux, que de croire qu'aujourd'hui en France comme à Vienne en 1928, il s'agit de « *protéger l'analyse contre les médecins [et] contre les prêtres... lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes séculiers qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres* », pour reprendre les termes de la lettre de Freud au pasteur Pfister que vous citez.

Car dans un pays où le « *je suis Charlie* » signe la communion dans les idéaux du droit-de-l'homme ; dans un pays où le Ministère de la Santé (dirigée par la fille d'un brillant sociologue) vient d'installer un « *Conseil National de la Santé Mentale* » (présidé par un autre brillant sociologue) ; dans un pays enfin où la techno bureaucratie médicale étend ses bienfaits – ce que Philippe Murray appelait « *l'Empire du*

¹ J'appelle *discours* toute séquence d'énoncés, de mots, voire seulement de lettres, d'où se déduisent un sujet et une logique.

² J'appelle *ordre de discours* l'espace symbolico-imaginaire qu'un discours définit, avec son champ et ses lieux, ses voies ouvertes et ses impasses, ses modes d'énonciation permis ou interdits, etc.

Bien » – à travers tout un réseau de normes, d'institutions, de programmes etc. ; il n'est plus temps de maintenir la *différence psychanalytique* contre ces vieilles figures du transfert qu'étaient le médecin de famille et le curé de la paroisse.

La question est plutôt : que devient *la psychanalyse* – si ce singulier a un sens et un seul – , que deviennent les pratiques de libre parole – si cette formulation est suffisante à désigner ce dont il s'agit – dans les aires culturelles d'où le transfert comme tel est banni, stigmatisé, empêché, asséché ? Que devient l'office du psychanalyste lorsque les technocrates de la santé mentale et les militants du meilleur des mondes s'acharnent à détruire les coordonnées culturelles des transferts ? Qu'est-ce qu'une pratique de parole peut produire comme effet lorsque l'Autre lui-même n'est plus l'Autre du parler mais l'Autre du Nombre – je veux dire en langue contemporaine : dans une *société* (je n'utilise ce mot absurde qu'à seule fin d'être un peu lisible) où la parole, dans sa réalité la plus concrète, s'efface peu à peu au profit des logiques numériques de masse ? Où le *soin de la parole*, si avéré dans les cultures de France, et dans les techniques de parler les plus diverses, se défait à mesure que progresse *l'idéologie du soin* ? Où la matérialité du parler, articulée par l'Incarnation à la matérialité du corps, se disloque et s'éparpille dans les technologies de la voix ?

3° Parvenu à ce point, je croise à nouveau le cheminement de votre penser, sur la question du transfert... de l'analyste. Vous écrivez notamment : « *ce transfert sur la parole constitue une première actualisation du désir de l'analyste. C'est lui qui permet que du transfert s'instaure du côté de l'analysant en un temps logiquement second. Et c'est sur lui que repose la règle dite fondamentale... C'est l'analyse de l'analyste qui permet à un patient d'entrer effectivement dans le discours de l'analyse, de devenir analysant. C'est elle qui permet qu'un peu d'ombre puisse être ménagé pour son dire... C'est toujours d'un effacement qu'il s'agit, d'un vide, d'un certain type de deuil, d'une forme particulière de solitude, rencontrée quand on touche les racines de ce qui fait notre angoisse et que tout savoir se dérobe. C'est au prix de cette solitude rencontrée dans sa propre analyse qu'il est possible à l'analyste de faire jouer l'ombre du mi-dit pour celles et ceux qui s'adressent à lui* ».

Lisant ces lignes³, qui m'évoquent des livres d'Henri Bosco, lequel est à mes yeux l'écrivain qui donne la meilleure part à la résonance de l'inconscient, je suis touché de l'expérience spirituelle qui s'y signifie, et je me souviens d'un texte de Daniel Destombes, intitulé : « *il était une fois- il était une foi : croire en la fantaisie créative de la langue dans l'aire de jeu du transfert* », où il évoquait notamment son inscription d'enfant et d'adolescent dans le discours catholique et son passage sans solution de continuité au discours psychanalytique. Je me souviens également du film de Nanni Moretti « *la chambre du fils* », qui représentait avec émotion et subtilité la solitude du psychanalyste, et l'étendue de sa responsabilité dans un registre qui n'est pas juridique, ni même seulement éthique, mais bien spirituel.

Cependant – est-ce l'effet de mon surmoi (catholique), comme la lecture d'Alain Didier-Weil me le donnerait à penser⁴ - je dois sinon objecter, du moins nuancer.

³ Et celles de Daniel Destombes, qui écrivait notamment, dans le texte cité ci-après :

« *On pourrait formuler une première question venant de l'analysant à l'adresse de l'analyste :*

« *Vous me proposez de dire ce qui vient comme ça vient, mais qu'est-ce qui vous permet de croire que quelqu'un comme moi, qui a été confronté de manière frontale à l'interdit de dire, va pouvoir surmonter cet interdit ?* ».

Cette formulation de la question a le mérite de faire de l'attente croyante pas seulement une question concernant le patient, mais tout autant, et même d'abord, une question concernant l'analyste. C'est en effet lui qui, dans l'énonciation de la règle fondamentale, le premier, produit un acte de foi. L'attente croyante de l'analysant vient en second, en réponse à la proposition instituante de l'analyste, et à la promesse implicite qu'elle comporte : dites ce qui vient comme ça vient, et moi, et je serai là, je vous écouterai ».

⁴ « *Je suis en face d'un ami, nous discutons ; il me parle d'un sujet qui me touche, et souhaite me convaincre de la justesse de son point de vue. J'écoute attentivement et je perçois que mon écoute n'est pas absolument neutre : elle est en effet orientée par le fait que, dans la réponse que je vais faire, ma singularité va chercher à exprimer une objection faisant valoir ma différence. Pourquoi l'objet d'une discussion implique-t-il structurellement l'objection ? Pourquoi, même si je suis, au fond, d'accord avec le contenu de la pensée de mon ami, suis-je poussé à objecter, à dire ou bien « non pas d'accord », ou bien « oui mais », ce qui ne donne pas droit de cité à la simplicité d'un « oui » ?* ». Alain Didier Weil. *Qu'est-ce que le surmoi ?* Éditions Erès.p.37.

L'accent porté, dans vos deux textes et dans le fil de l'enseignement de Jacques Lacan - du moins de Lacan n° 6, selon la numérotation qui figure dans ma traduction française de *Kant avec Sade* - sur l'analyste, avec des formules certes usées comme des vieux francs (la psychanalyse est le traitement qu'on attend d'un psychanalyste ; la résistance c'est celle de l'analyste ; le désir de l'analyste comme moteur de l'analyse ; l'analyste ne s'autorise que de lui-même ; etc.), mais qui conservent leur lustre, pour peu qu'on les dépoussière un peu, cet accent peut résonner comme une amplification, un écho déformé, ou au contraire bien fidèle, du narcissisme institutionnel des psychanalystes.

J'appelle narcissisme institutionnel le support énergétique d'une identité collective, par laquelle un groupe quelconque se distingue de tous les autres groupes de même nature ou de nature différente. Le narcissisme du sujet (au sens de : sujet politique, ou si l'on préfère : *social*) s'y trouve constitutionnellement imbriqué, à travers des mécanismes mis en évidence par Freud (l'idéal du moi ; la petite différence ; l'hystérie de pensionnat ; etc.).

Il y a un narcissisme institutionnel des psychanalystes.

Je le distingue du narcissisme personnel de Freud, et du narcissisme anthropologique, l'un et l'autre se retrouvant dans l'idée, parfaitement juste au demeurant, que la psychanalyse constitue la troisième grande blessure infligée par la raison contemporaine à l'humaine, trop humaine humanité⁵.

Le narcissisme institutionnel des psychanalystes constitue le substrat de leur identité collective, et il est vraisemblablement inhérent à l'institution même de la psychanalyse, je veux dire à l'acte de son établissement, de son *événement*, en tant que pratique sociale. C'est ce narcissisme qui est en cause dans la création des associations et écoles de psychanalyse ; c'est ce narcissisme qui est en jeu dans les rivalités, les haines, les passions qui animent les groupes de psychanalystes, à la fois en leur for intérieur et dans leur rapport aux autres groupes de psychanalystes ; c'est ce narcissisme, autant que le narcissisme personnel de Lacan, qui est agissant dans l'histoire institutionnelle du lacanisme depuis 1964.

J'entends bien ce que Patrick Guyomard écrivait en 1992, dans un livre dont je mesurais mal jusqu'à ce jour quelle influence il avait pu exercer sur moi : « *Qu'est-ce que l'identité du psychanalyste ? Comment définir, cerner et penser une identité que l'exercice même de la psychanalyse est fait pour contester ? Comment les psychanalystes resteraient-ils identiques à eux-mêmes ? Comment la psychanalyse resterait-elle identique à elle-même ?... L'identité de celui qui se fait le porte-parole de l'inconscient est en effet bien mal assurée. Elle semble impossible. Tout, ou presque, la conteste... À cette fermeture à soi qui enferme l'analyste dans les pièges du conseil et de la maîtrise - et pire encore dans celui de s'ériger lui-même en modèle d'une normalité post-analytique - il n'y a qu'un remède : la reprise de la tâche analysante. Aux leurres et aux fixations identificatoires, la psychanalyse propose son ascèse de parole : elle est une entreprise de désidentification... Tel est le vif de la position de Lacan*

⁵ « *Dans le cours des siècles, la science a infligé à l'égoïsme naïf de l'humanité deux graves démentis. La première fois, ce fut lorsqu'elle a montré que la terre, loin d'être le centre de l'univers, ne forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique dont nous pouvons à peine nous représenter la grandeur. Cette première démonstration se rattache pour nous au nom de Copernic, bien que la science alexandrine ait déjà annoncé quelque chose de semblable. Le second démenti fut infligé à l'humanité par la recherche biologique, lorsqu'elle a réduit à rien les prétentions de l'homme à une place privilégiée dans l'ordre de la création, en établissant sa descendance du règne animal et en montrant l'indestructibilité de sa nature animale. Cette dernière révolution s'est accomplie de nos jours, à la suite des travaux de Ch. Darwin, de Wallace et de leurs prédécesseurs, travaux qui ont provoqué la résistance la plus acharnée des contemporains. Un troisième démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours qui se propose de montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique. Les psychanalystes ne sont ni les premiers ni les seuls qui aient lancé cet appel à la modestie et au recueillement, mais c'est à eux que semble échoir la mission d'étendre cette manière de voir avec le plus d'ardeur et de produire à son appui des matériaux empruntés à l'expérience et accessibles à tous. D'où la levée générale de boucliers contre notre science, l'oubli de toutes les règles de politesse académique, le déchaînement d'une opposition qui secoue toutes les entraves d'une logique impartiale* ». Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse* (1916). Chap. 18, trad. S. Jankélévitch. Editions Payot.

: faire porter tout le poids de la question de l'identité du psychanalyste sur celle du « désir du psychanalyste »⁶.

Soit.

Cependant le fait est là : Jacques Lacan a installé, de son vivant même, un type de fonctionnement institutionnel où la fiction aliénante de l'identité du psychanalyste s'est déployée sur le mode du culte de la personnalité ; qu'il ait été bien aidé en cela par le public de stalinien et de maoïstes qui succéda, après « *l'excommunication majeure* », à son audience (beaucoup plus confidentielle) de psychanalystes juifs et catholiques ; qu'il ait su épingle, avec une merveilleuse ironie, le narcissisme institutionnel des psychanalystes de son temps ; qu'il se soit efforcé de lutter contre cette logique sectaire dans le temps même qu'il l'impulsait ; qu'il ait eu enfin le courage de tenter l'invention, avec le dispositif de la passe, d'un autre mode d'*institution* ; cela laisse entière et toujours actuelle la triple question du *pourquoi ça*, du *comment s'est arrivé*, du *comment faire moins pire* ?

4° Vos deux textes reprennent une logique dont il me semble qu'elle est la logique même que Lacan (le n° 4 : celui que j'ai appelé Saint Lacan) désignait comme « *différence absolue* ».

À la manière de la théologie négative, vous la formalisez en une série d'énoncés qui évitent la positivité, la plénitude, l'identité, qui sont inhérentes au discours commun. Guidé par un souci exigeant d'explicitation pour d'autres (d'autres analystes, ou aspirant-analystes, ou tout quidam *concerné par la psychanalyse*, conformément aux orientations statutaires de Patou) ce qui soutient votre pratique, vous développez avec beaucoup de rigueur éthique et théorique des éléments de votre « *politique transférentielle* », pour vous reprendre une très juste formule.

Trois questions me viennent dans le sillage de votre propos.

Qu'en est-il en premier lieu du transfert non sur *la personne* de l'analyste, mais sur *la psychanalyse* elle-même ? J'ai entendu Alberto Eiguer à l'occasion d'une récente conférence avancer que le transfert sur la psychanalyse renvoyait souvent à une dimension transgénérationnelle. Qu'en pensez-vous ? Et en quoi ce « *transfert* » intéresse-t-il le narcissisme institutionnel des psychanalystes, pour autant que ce syntagme corresponde à un concept efficient ?

En second lieu, si l'exercice de la psychanalyse, au sens de la technique de la libre parole, permet d'ouvrir un espace de différence absolue, et donc de *donner lieu* à une *logique du sujet* qui relève strictement de la Loi de l'Autre⁷ et non pas de la Loi de l'Identique, qu'en est-il dans l'ordre institutionnel ? Si la logique sacrificielle que vous évoquez - qui fait l'ordinaire du groupe comme elle est l'ordinaire du sujet - ne mène au mieux qu'à la névrose, au pire à une barbarie fascinée, avez-vous l'expérience d'un fonctionnement institutionnel dont la « *politique transférentielle* » constituerait une alternative crédible à cette logique ?

Enfin, s'agissant du mi-dire⁸, n'est-il pas contradictoire d'en faire une technique de discours quasi systématique, et dans le même temps d'affirmer « *qu'il s'agit pour l'analyste de cesser de croire à son propre savoir* » ? Je peux comprendre qu'il soit utile pour l'analyste de recourir non pas au *discours identifiant*, selon l'expression de Piera Aulagnier, mais à des *techniques de parole ouverte* (allusion, évocation, mot d'esprit, et jusqu'au silence). Pour autant, le caractère intentionnel et délibéré d'une technique parmi d'autres tend à renforcer la dimension du *savoir-faire*, présente également dans l'équivoque de la formule de « *l'adresse de l'analyste* », au détriment du *penser involontaire* qui me semble caractéristique de l'entendement psychanalytique. (Il en va de même de la notion de *savoir textuel*, ou de *l'inconscient comme savoir* ; mais ce n'est pas le lieu de reprendre ce débat avec Vincent Calais, que vous avez la gentillesse de citer dans votre second texte...). Certes, il y a un *savoir-faire* du

⁶ Patrick Guyomard : « *La jouissance du tragique – Antigone, Lacan et le désir de l'analyste* ». Editions Aubier.pp.13-19.

⁷ Il vaudrait mieux dire, en toute rigueur lacanienne, la Loi du Réel ; c'est en effet sous ce nom de Réel que Jacques Lacan (n°5) a pensé cette logique. Je préfère cependant m'en tenir à « *la Loi de l'Autre* », en tant qu'elle *n'est pas* la Loi de l'Identique ...

⁸ Réflexions issues d'un échange avec Karine Lavigne.

psychanalyste, et notamment un *savoir-faire avec* le transfert ; mais à porter l'accent sur celui-ci, et à valoriser le *métier* du psychanalyste, comme s'expriment les auteurs d'un récent ouvrage⁹, on fait entrer celui-ci dans l'ordre de discours des *professionnels et des professions*, qui comme tel est incompatible avec l'office des psychanalystes. Ma question sera ici : le mi- dire procède-t-il d'une technique, voire d'un *calcul*, ou est-il pour vous l'effet, comme peut l'être la « *neutralité bienveillante* », de la posture subjective de l'analyste, telle qu'elle résulte de son *entendement* ?

5° Je vous propose pour conclure une dernière question, dérivée d'un texte du XVI^e siècle.

Extrait du Quart Livre de Rabelais, chapitres 55 et 56, il est connu comme *mythe des paroles congelées*.

J'en dois la découverte à Daniel Destombes, qui l'évoquait dans son « *il était une fois/foi* », en précisant notamment : « *Le texte de Rabelais invite à penser à une autre situation : parfois, quand la parole rencontre l'air, donc l'extérieur, l'autre, c'est une expérience de froid, d'effroi, dont l'effet est de pétrifier cette parole. L'analyse correspondrait-elle à un temps meilleur pour la parole, le temps d'un possible dégel ?* ».

Voici donc quelques extraits du Quart Livre :

« *En pleine mer nous banquetant, gringnotans, divisans, & faisans beaulx discours, Pantagruel se leva & tint en pieds pour découvrir à l'environ. Puy nous dist.*

Compaignons, oyez vous rien ? Me semble, que ie oy quelques gens parlans en l'air, ie n'y voy toutesfoys personne. Escoutez.

A son commandement nous feusmes attentifz, & à pleines aureilles humions l'air comme belles huytres en escalle, pour entendre si voix ou son aucun y seroit espars : & pour rien n'en perdre à l'exemple de Antonin l'Empereur, aulcuns oppousions nos mains en paulme darrière les aureilles. Ce neanmoins protestions voix quelconques n'entendre. Pantagruel continuoit affermant ouyr voix diverses en l'air tant de homes comme de femmes, quand nous feut advis, ou que nous les oyons pareillement, ou que les aureilles nous cornoient. Plus perseverions escoutans, plus discernions les voix, iusques à entendre motz entiers.

...

Le pilot feist responce : Seigneur, de rien ne vous effrayez. Icy est le confin de la mer glaciale, sus laquelle feut au commencement de l'hyver dernier passé grosse & felonne bataille, entre les Arismapiens, & le Nephelibates. Lors gelèrent en l'air les parolles & crys des homes & femmes, les chaplis des masses, les hurtys des harnoyz, des bardes, les hannissements des chevaux, & tout effroy de combat. A ceste heure la rigueur de l'hyver passée, advenente la serenité & temperie du bon temps, elles fondent & sont ouyes. Mais en pourrions nous voir quelqu'une. Me soubvient avoir leu que l'orée de la montaigne en laquelle Moses receut la loy des luifz le peuple voyoit les voix sensiblement.

Tenez tenez (dist Pantagruel) voyez en cy qui encores ne sont degelées.

Lors nous iecta sus le tillac plènes mains de parolles gelées, & sembloient dragée perlée de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de gueule, des motz de sinople, des motz de azur, des motz de sable, des motz dorez. Les quelz estre quelque peu eschauffez entre nos mains fondoient, comme neiges, & les oyons realement. Mais ne les entendions. Car c'estoit language Barbare. Exceptez un assez grosset, lequel ayant frère lan eschauffé entre ses mains feist un son tel que font les chataignes iectées en la braze sans estre entonmées lors que s'esclatent, & nous feist tous de paour tressaillir.

C'estoit (dist frère lan) un coup de faulcon en son temps.

Panurge requist Pantagruel luy en donner encores. Pantagruel luy respondit que donner parolles estoit acte des amoureux.

Vendez m'en doncques, disoit Panurge.

C'est acte des advocatz, respondit Pantagruel, vendre parolles. le vous vendroys plutost silence & plus chèrement, ainsi que quelque foys la vendit Demosthenes moyennant son argentangine.

⁹ R. Chemama, C. Lacôte-Destribats, B. Vanderersch : « *Le métier de psychanalyste* ». Editions Erès.

Ce nonobstant il en iecta sus le tillac troys ou quatre poignées ».

L'analyste serait-il comme Pantagruel, celui qui entend des paroles dans des voix indistinctes ; qui refuse de les *donner* (car ce don est « *acte des amoureux* ») comme de les *vendre* (car c'est là « *acte des avocats* »), mais qui vend plutôt son silence, et plus chèrement, pour décongeler la parole ?

Bien cordialement à vous.

Jacques Bergues.